



Parlons la mort

pour la
vie



Parlons la mort

Qu'est-ce que la mort nous dit de la vie ?

Une enquête initiée et réalisée
par Alliance VITA

	Page
LA MORT EN MOTS	8
Tugdual DERVILLE Délégué général d'Alliance VITA	
DES RITES À VIVRE	18
Christian DE CACQUERAY Fondateur de la fédération des Services catholiques des funérailles	
LE DEUIL POUR GRANDIR	28
Anne DAVIGO-LE BRUN Consultante en développement de la personne	
L'ÉTERNEL TABOU	36
Tanguy CHÂTEL Sociologue	
CONJUGUER LA MORT	52
Jacques RICOT Philosophe	

Plus d'information sur les auteurs et leurs publications page 62.

Pour libérer la vie

Au printemps 2014, Alliance VITA proposait à ses quelque mille volontaires, engagés dans ses équipes locales, d'aller à la rencontre des passants, pour engager une conversation dans la rue... sur la mort ! Ce fascicule est le prolongement en images et en textes d'une expérience tout à fait inédite et que certains ont même trouvée osée.

Notre enquête avait été intitulée « Parlons la mort ». Donner à chacun la parole sur ce sujet largement tabou nécessitait une approche respectueuse de l'intimité et de la pudeur. Il ne fallait ni brutaliser les fors intérieurs, ni raviver les blessures de personnes endeuillées... Nous avons plutôt le désir d'offrir, un « cadeau », un précieux espace de bienveillance, de parole et d'écoute.

Beaucoup de passants ont accepté de s'arrêter pour répondre. Plusieurs milliers de conversations essentielles se sont ainsi nouées, à l'improviste. Dans l'immense majorité des cas, elles furent paisibles, souvent émouvantes, à la fois graves et joyeuses, et surtout familières. Le sujet de la mort, aussi exceptionnel que commun, situait d'emblée deux interlocuteurs sur un pied d'égalité. La conscience que la mort est l'issue naturelle de toute vie induit un sentiment de fraternité. Souvent remerciés, nos enquêteurs sont, en général, revenus bouleversés et heureux de ces rencontres.

Ils avaient comme mission de se centrer sur une question-clé :

« Qu'est-ce que la mort d'un proche a pu vous apprendre sur la vie ? »

Au terme de la conversation, une réponse synthétique pouvait être écrite, à la main, sur un papier de grand format en forme de losange, signe de vie, d'échange et de transmission. Il était alors proposé à l'interlocuteur se faire photographier, son témoignage à la main. Plus de mille portraits-verbatim ont été ainsi collectionnés, aussitôt rendus accessibles sur les réseaux sociaux et un site internet dédié.

Dans le prolongement de cette enquête, nous avons voulu interroger des personnes de la société civile qui par leur métier ont une expérience particulière avec la mort. Un philosophe, un sociologue, une psychothérapeute et un spécialiste du funéraire ont croisé leurs regards avec le délégué général d'Alliance VITA.

La mort, son approche et ses suites, ne seraient-elles pas comme des provocations à plus de solidarité, d'entraide et d'amour ? Pour Alliance VITA, l'occultation, le silence et le déni sur un tel sujet contribuent à alimenter les pulsions désespérées de nos contemporains. Commémorer les défunts en osant parler de ce qui s'est passé autour de leur mort donne des forces vitales. Parlons la mort, pour libérer la vie !

LA MORT EN MOTS

Tugdual DERVILLE

Tous mortels ! Autrement dit : « On va tous mourir ! » C'est dit. C'est écrit. Un mortel lit un autre mortel, même si nous avons fini par oublier de nous concevoir sous cet humble vocable. Du coup, nous traitons parfois la mort par le mépris, comme si nous n'allions jamais la rencontrer. Or, justement, si on en parlait ?

Pourquoi « Parlons la mort » ? Surtout pas par provocation morbide, mais pour mieux vivre. Si nous osons poursuivre une telle réflexion, c'est juste pour nous faire du bien. De toutes les façons, nous ne lèverons qu'un pan du voile : le mystère du grand passage restera entier. Celui d'un aller sans retour. Nous faisons pourtant un pari : creuser ensemble ce mot de mort – sans jamais l'atteindre – nous rendra un peu plus vivants. Et même plus fraternels.

La mort, source de fraternité universelle ? C'est la découverte que font ceux qui ont eu la rare chance d'échanger en vérité sur ce thème difficile. Qu'exhumer la mort soit source de paix, faut-il vraiment s'en étonner ? Mettre des mots sur nos maux, n'est-ce pas la démarche qu'emprunte tout chemin de consolation ? Au contraire, entretenir le secret sur ce qui est douloureux, n'est-ce pas la plus sûre manière d'enkyster le mal ? C'est ainsi que naissent et prospèrent les secrets de famille délétères : dans l'interdit du silence. Un silence qui va jusqu'à entraver la capacité de vivre, c'est-à-dire de faire des



Oser parler
de la mort de mon
frère m'a libérée.

Julie



choix, d'aimer, de progresser. Car chacune de nos existences se nourrit des legs immatériels de nos « chers défunts ». Héritage pour la vie.

◆ Illusions d'immortels

Dans une société qui a de plus en plus occulté la mort, où les rites de deuil se sont rabougris jusqu'au dérisoire, nous pourrions découvrir ensemble que la conscience de notre mort nous humanise. Alors que trop de silence nous fait perdre en humanité. Parler la mort, ce n'est pas tuer, faut-il encore le rappeler ? Qu'on en parle ou pas, elle viendra à son heure. Nous n'y pouvons rien. Et ce n'est donc aucunement en l'occultant que nous la vaincrons. La mort étant notre aboutissement, autant marcher vers elle en sachant vers où nous allons. Comme tout cycliste qui doit lever les yeux, il est bon de sortir le nez du guidon pour tenir la route et prévenir la dégringolade.

Pourtant, nous adorons faire comme si la mort n'existait pas. Nous la taisons pour ne pas y penser. Comme si l'on pouvait supprimer la mort en l'éradiquant de la conscience. C'est ce qui s'appelle faire la politique de l'autruche.

À la rigueur, nous tolérons la mort, mais c'est pour l'imaginer furtive. Quand on interroge aujourd'hui les Français sur leur fin de vie, beaucoup répondent spontanément souhaiter qu'elle arrive sans crier gare, ni prévenir. « Une bonne crise cardiaque » nous a dit un passant, d'un air goguenard. Comme tant d'autres, il pense vouloir mourir debout, sans s'en apercevoir. Un tel aveu occulte le choc produit sur l'entourage par un décès brutal. La mort ne serait-elle plus qu'un événement personnel ? Sa désocialisation a quelque chose à voir avec l'individualisme...

◆ Conversations essentielles

Parler ensemble de la mort, c'est engager une de ces rares conversations essentielles qui marquent la vie. Il paraît que quatre millions de Français n'auraient pas plus de trois conversations véritables par an... Alors sur la mort, vous n'y pensez pas !

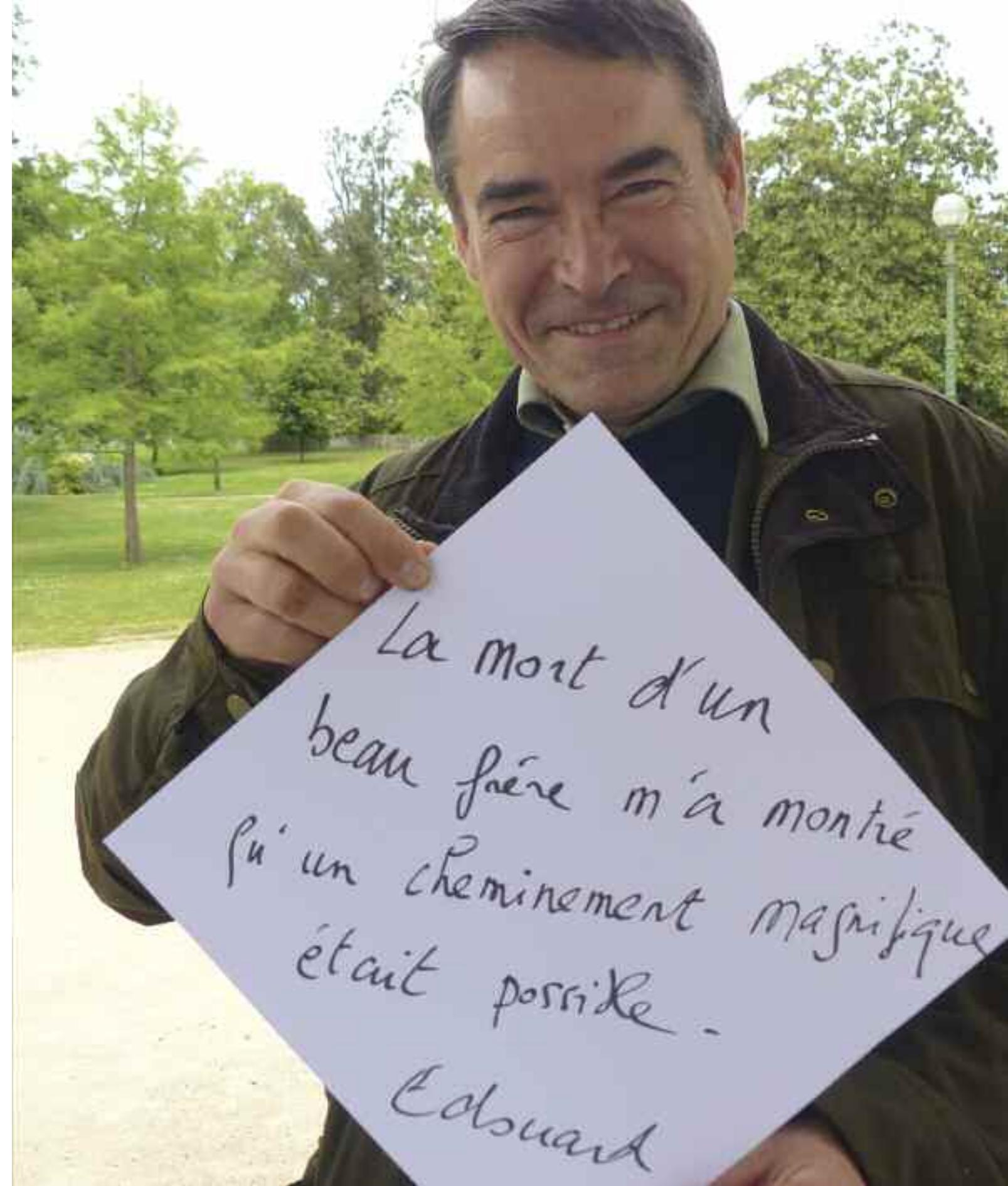


Isolement, pudeur, dissolution des liens familiaux et sociaux... Le sujet est enterré. Et plus approche l'instant fatidique, plus le tabou enfle. Nous ne comptons plus les cas où l'on fait silence sur l'évidence : une personne malade sait que sa fin approche, son entourage le sait aussi. Mais personne ne s'en dit rien. C'est donc la communication qui est condamnée à mort. Elle se fossilise dans le superficiel ou s'étouffe dans le mensonge.

Bien sûr, ce silence assourdissant crie notre peur de la Grande Faucheuse. Elle qui osait surgir, il n'y a pas si longtemps, à n'importe quel instant de la vie, comme ces claquements de porte auxquels on finit par s'habituer, semblerait presque cantonnée au très grand âge. Son irruption avant l'heure fait désormais figure de scandale. À force de se cacher, la mort a perdu de sa familiarité. Au point de se transformer en monstre. Pour beaucoup, mourir s'est mué en épreuve impossible, barbare, surhumaine. De plus en plus de personnes en arrivent à ne plus s'imaginer capables de dépasser naturellement. Jusqu'à préférer se jeter dans les bras de la mort quand elle approche, plutôt que d'affronter son caractère imprévisible. La mort gagne à force d'être occultée.

À la fois tabou et omniprésente, la mort restera toujours paradoxale : événement le plus exceptionnel d'une vie, toujours grave, jamais banal, mais aussi expérience la plus ordinaire, la seule qui soit inéluctable. La mort est à la fois singulière pour chacun et courante pour tous.

À une époque où l'on pense devoir conduire chaque étape de sa vie comme un projet soigneusement planifié, il n'est pas facile de consentir à l'imprévisible. Chaque être humain est pourtant obligé de construire sa vie sous sa férule. Nous exerçons notre liberté pour vivre comme l'artiste réalise une œuvre d'art, dans les limites de sa technique, de son matériel et d'un format, quand ce n'est pas en réponse aux exigences d'un commanditaire. De la même façon, la condition humaine est encadrée par quatre « dures limites » : un début (conception, naissance...), un corps (sexué), le temps (compté) et la mort (inéluctable). Parmi ces quatre contraintes, l'ultime a un statut particulier : les trois autres convergent vers le trépas. Le temps et le corps se dissolvent dans la mort. Plus encore que le « petit passage passé » qu'est la naissance, ce « grand passage futur » est notre point commun par excellence. Mourir est le plus petit



La mort d'un
beau frère m'a montré
qu'un cheminement magnifique
était possible.
Edsward

dénominateur commun des vivants. En parler ensemble, c'est d'emblée partager le même horizon. Voilà la première raison du sentiment de fraternité universelle qui jaillit naturellement entre deux êtres humains qui engagent une conversation sur la mort.

◆ Incitation au bien

Mais la mort est aussi – seconde raison – une invitation à relier les cœurs. Les funérailles ont toujours valeur d'édification. Incitation au vrai, au beau et au bien. Dans les premiers temps qui suivent la mort, même d'un adversaire, nous nous attachons à ne dire que du bien du défunt. Serait-ce que sa mort, en mettant la nôtre en perspective, nous incite à en mener « moins large » ? La mort rend humble. Elle nous prive de tout ce qui a pu être amassé. Nos conversations sur la mort nous obligent à reconnaître notre propre fragilité, à la partager. Nous avouer faibles, dans un monde qui nous fait injonction de paraître forts, voilà qui apaise bien des tensions. C'est un retour au réel.

Par ailleurs, l'expression de la peine – même codifiée par quelque rite – fait tomber bien des barrières de cette bienséance qui nous empêche trop souvent de communiquer en vérité. Autour de l'accouchement et de la mort – et de bien d'autres souffrances – les fausses-pudeurs s'effacent. Pour laisser la place à la vulnérabilité, à la bienveillance et à la solidarité. À l'heure où l'on n'ose plus présenter ses « condoléances » aux endeuillés de peur de raviver leur peine ou d'autoriser leurs larmes, les conversations autour de la mort restent édifiantes. Elles nous construisent. Elles tissent des liens entre les êtres. Car elles leur parlent du destin commun. Parler de la mort, c'est souvent révéler que la vie est en quête de sens.

Ce qui n'a pas été mis en mots par l'homme est vite perdu. Car il éprouve un besoin vital de communiquer. Ainsi, on peut dire que le témoignage édifie le témoin. Dire, c'est se renforcer. Et quoi de plus essentiel à échanger que nos regards sur la mort ? Face à elle, l'homme se distingue de l'animal car il n'en finit pas de réfléchir au sens de sa vie. La mort nous évite de perdre le Nord. C'est une aide à la conduite. Plus qu'une épée de Damoclès sous laquelle on se raidirait, la mort fait figure d'aiguillon pour avancer en conscience.



D'avoir parlé de la mort, nous pouvions craindre de sortir laminés, cabossés, désespérés. C'est tout l'inverse. Quelle surprise de ressentir a posteriori combien ces échanges nous ont fait du bien ! En mesurant qu'une succession de décès ont forgé notre soif de mieux vivre, nous trouvons la paix. Car nous avons besoin de partager l'héritage que nous ont laissé nos défunts : c'est même la seule façon d'en prendre conscience. Nous sommes également heureux de transmettre les « messages de vie » que la conscience de la mort nous inspire. Même lorsque nous avons réussi à confier quelque chose de la violence d'un décès brutal, ou d'un suicide, jaillissent de précieuses forces de résilience. Car la vie se révolte alors contre la mort absurde.

Combien de fois avons-nous entendu les passants que nous avons hésité à interpeller sur un tel sujet nous remercier en fin de conversation, les yeux brillants ! C'est qu'au fond, au détour de nos petites conversations sur la mort se révèle ce qu'il y a de meilleur en chacun : la soif d'un amour qui ne meure pas.



La mort
de mon père
m'a permis de découvrir
la force de la vulnérabilité
jusqu'au bout
de sa vie .

DES RITES À VIVRE

Christian de CACQUERAY

Au tournant des années quatre-vingt-dix, alors que je m'engageais dans le service des obsèques, je fus frappé par un texte écrit par François Mitterrand¹, peu de temps avant sa mort. Le président y affirmait : « *Jamais peut-être le rapport à la mort n'a été si pauvre qu'en ces temps de sécheresse spirituelle où les hommes, pressés d'exister, paraissent éluder le goût du mystère. Ils ignorent qu'ils tarissent ainsi le goût de vivre d'une source essentielle.* » De quelle source s'agissait-il ? Pourquoi l'ignorer si elle menait à plus d'intensité de vie ? Comment pouvait-on associer deux réalités si diamétralement opposées que la mort et la vie ? Allais-je découvrir dans le service des funérailles, au cœur des circonstances les plus tristes de l'existence, un supplément de vie ?

Plus de vingt ans plus tard, en relisant mon quotidien consacré à l'accompagnement des personnes en deuil, je repense à ce jour où, m'apprêtant à quitter le domicile familial, j'évoquai avec mon conjoint le programme de ma journée, fait de chambres mortuaires, de crématoriums et de cimetières. C'est alors qu'elle me dit, avec bienveillance : « *Mais Christian, ça ne te déprime pas de faire ça ?* » Et je me souviens lui avoir répondu, après un temps de silence, que ce qui me faisait tenir dans mon travail, c'était le supplément de vie que j'y trouvais. Interloquée, pressentant que son époux avait un vrai problème, ma femme me regarda alors avec un air de pitié interrogative.

¹HENNEZEL (Marie de), La mort intime, Préface de François Mitterrand, Paris, Éditions Robert Laffont, 1995.



Après
le décès de ma
Sœur j'ai réalisé
l'importance de voir
sa dépouille pour
mon deuil
Jean-François



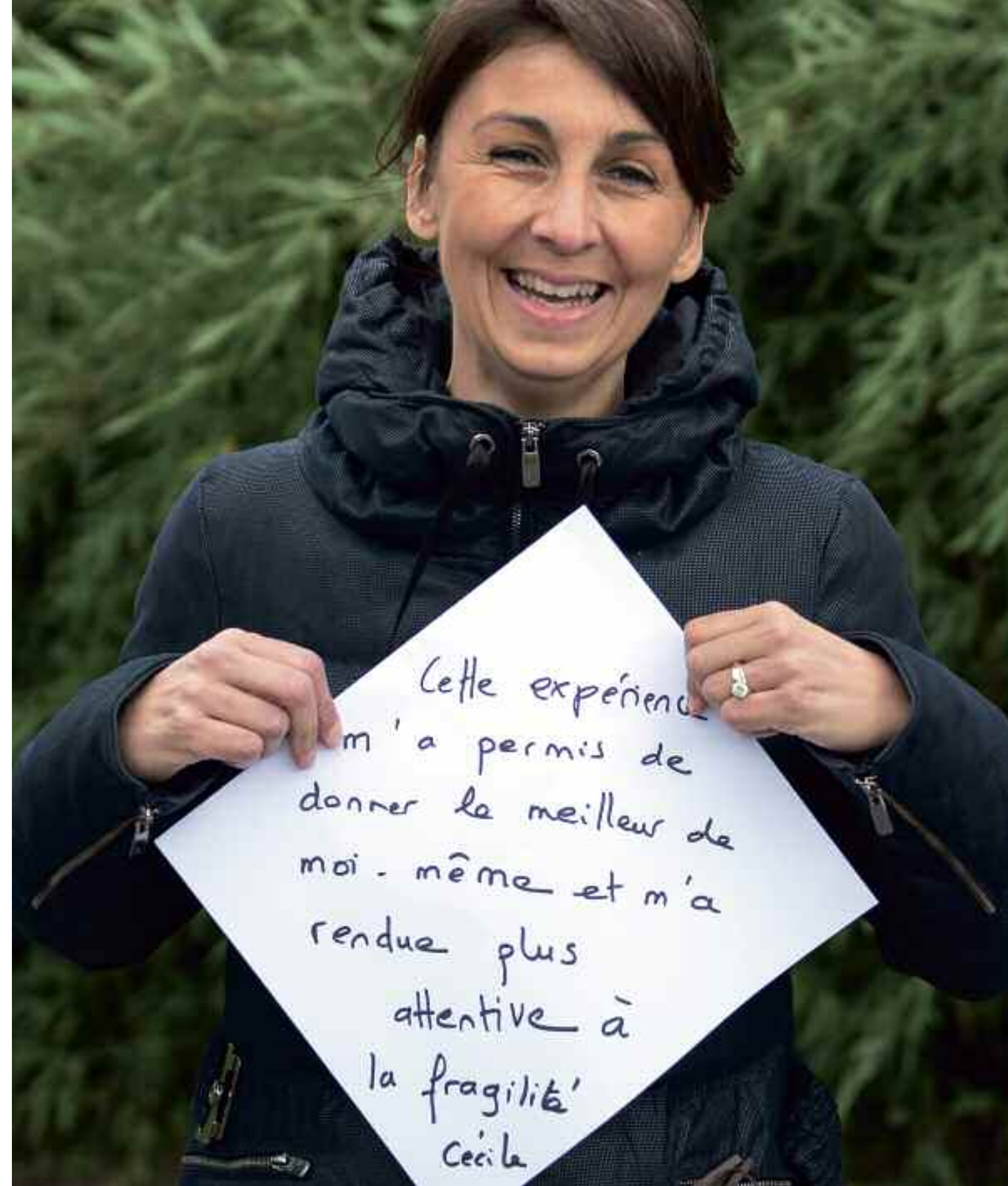
Il m'était difficile de justifier ce paradoxe qui révèle pourtant ce que j'ai de plus important à restituer de mon expérience. Et tant pis si je passe, même aux yeux des miens, pour un illuminé. *« Je crois, lui ai-je dit, que je sers des vivants plus vivants que tous les autres. Quelle que soit la réalité de leur malheur, ils vivent dans leur peine des moments d'une vérité, d'une intensité sans égales dans le reste de l'existence. Et c'est si vrai que bien des fois, aux portes des cimetières, au terme de parcours funéraires éprouvants, j'ai perçu chez les personnes accompagnées une intensité de vie proche de la joie. »* Je ne sais pas si je l'ai convaincue, mais j'avais pu lui dire comment j'ai tenu là où peu de gens sont tentés d'aller. Cette joie, fruit du devoir accompli, de la force des paroles dites et des gestes accomplis, des liens renoués et de l'espérance partagée, est le signe que, même si la nuit de la peine obscurcit la vue des personnes en deuil, les rayons d'une vie renaissante sont déjà perceptibles dans les rites vécus.

◆ Leçons de courage

Personnellement, ce chemin a renforcé mon humanité. Il ne m'a pas enlevé la peur de l'inconnu que représente ma propre mort, mais il a creusé un émerveillement devant la force de ceux que la peine devrait écraser et qui m'ont donné, au jour le jour, des leçons de courage et de vie.

Alors, quand je lis les verbatim de la campagne « Parlons la mort pour la vie », je ne suis pas surpris qu'ils contiennent tous, ou presque, des mots positifs tels que « réconciliation », « solidarité », « amour », « confiance », « unité », « paix », « intériorité »... La liste est longue de ces fruits inattendus de la rencontre improbable de passants à qui on a l'audace de parler de la mort.

Mais si ce constat me réjouit, il creuse aussi en moi l'interrogation sur ce qui pourrait contribuer à libérer davantage encore cette parole sur la mort afin de lui redonner sa place dans nos vies et notre société. Pour cela, il nous faut d'abord tenter de percer ce qui a contribué à révolutionner le rapport à la mort en seulement quelques décennies. Il me semble, en premier lieu, que nous vivons une ère de suprématie de l'individuel sur le collectif, où la quête de jouissance personnelle est si forte qu'elle inspire beaucoup de comportements au détriment parfois du bien commun. Or, dans un tel contexte, la



Cette expérience
m'a permis de
donner le meilleur de
moi-même et m'a
rendue plus
attentive à
la fragilité
Cécile

mort est la pire des perturbations. Elle en devient obscène tant elle entre en dissonance avec l'aspiration de chacun à revendiquer son bonheur personnel. Dans le vertige de ce présent-là, la mort n'a pas sa place et se voit donc refoulée, ignorée, renvoyée à la périphérie de la vie sociale.

◆ La mort occultée

Dans la société française du siècle dernier, l'invitation à risquer sa vie pour préserver ou accroître le bien commun était possible, voire encouragée. Je pense bien sûr aux circonstances dramatiques des guerres, au cours desquelles la mort des uns a été assumée comme le prix à payer pour le bien des autres. Ce sacrifice n'est plus qu'un souvenir que les commémorations ne parviennent pas à rendre seulement imaginable à nos contemporains. Mais l'acceptation de la possibilité de la mort pour accroître ou préserver le bien commun ne se cantonnait pas aux circonstances de la guerre. La recherche d'un mieux pour l'humanité, tel que l'épopée de l'Aéropostale, illustre le sens du collectif et la capacité du don de soi pour le bien des autres. À l'évidence, un tel altruisme s'est largement évanoui et notre rapport à la mort en est appauvri.

Depuis le milieu du siècle dernier, les conquêtes de la médecine curative ont repoussé l'échéance inévitable de la mort au point de qualifier celle-ci d'échec médical. On meurt aujourd'hui parce que la médecine n'a pas su faire autrement. La mort naturelle n'a plus de sens. Le droit à vivre est censé être garanti par une médecine fiable. À cette évolution des mentalités s'ajoute un incontournable déplacement des lieux de la mort. La mort médicalisée fait de la dépouille un objet encombrant, enfoui dans les sous-sols de la machine soignante, emmuré dans des lieux hygiéniques, inconnus de la vie sociale. Là règne l'anonymat, entrave à toute pratique rituelle. La mort médicalisée nous fait en quelque sorte perdre la trace du corps mort.

Quant aux croyances religieuses, quelles qu'elles soient, elles ont de tout temps constitué une réponse sociale au chaos de la mort. En donnant un cadre rituel, de générations en générations, elles ouvrent un chemin d'espérance en un après. En cela elles initient l'homme au nécessaire passage de la relation charnelle à la relation





spirituelle. Or, dans une société comme la nôtre, où l'indifférence religieuse s'est imposée comme une quasi-norme, l'altérité de la mort constitue une question si profondément perturbatrice, que l'on préfère en étouffer l'interpellation.

La conjugaison de ces trois facteurs (individualisme, médicalisation de la mort et perte de la croyance religieuse) appauvrit indiscutablement notre rapport à la mort. Reste à analyser les conséquences d'une telle situation sur notre société et les individus qui la composent. Le diagnostic n'est pas aisé car il échappe à la mesure rationnelle. Les psychologues du deuil évoquent les effets négatifs de l'isolement dans lequel vivent les personnes en deuil. Plus largement, il semble que l'occultation de la mort contribue à déprécier la valeur de la vie aux yeux des vivants, la leur et celle des autres. Elle éloigne des questions essentielles, elle engendre une perte de vitalité, elle nous déshumanise. Car la mort fait si profondément partie de la vie, qu'un vivant qui vit sa vie dans l'illusion qu'elle ne finira jamais, n'est plus tout à fait un humain. Son rapport au temps, son acceptation de la fragilité et du mystère ainsi que sa capacité d'aimer en sont inévitablement amoindris. L'homme n'est pas fait pour la mort mais la mort est indissociable de sa vie.

◆ Une expérience qui humanise

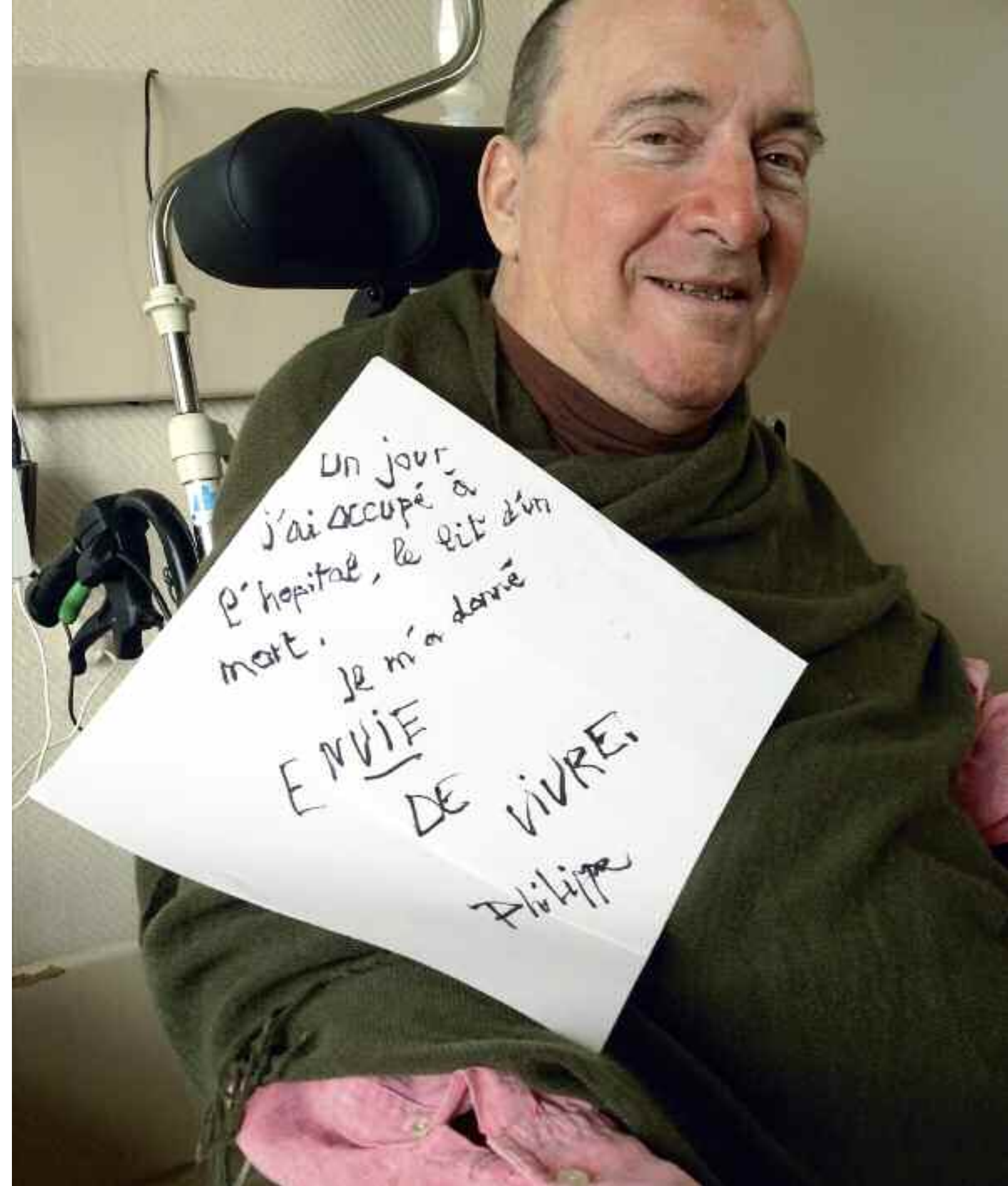
Pourtant, la perspective de notre propre mort est une réalité que nous occultons alors même qu'elle est une certitude. Pourquoi ? Par peur, sans doute : peur de souffrir, peur de faire souffrir les autres. Mais aussi par peur de l'inconnu qu'elle représente. Cet inconnu nous invite au plus grand lâcher-prise qui soit. Il nous invite à chercher le sens de notre vie. Il nous indique un chemin de croissance par lequel nous sommes invités à ne plus subir notre existence mais à en chercher la source. L'inconnu de la mort pose la question de Dieu, mais il ne l'enferme pas dans une réponse exclusivement ou immédiatement religieuse. Il est d'abord reconnaissance de notre vulnérabilité.

Pour les autres, pour ceux qui restent, la mort d'un proche est une expérience qui humanise. La fin de vie est toujours un temps douloureux mais précieux aussi, qui aboutit parfois à une forme d'accomplissement de la vie. Les rites qui accompagnent l'adieu, à condition qu'ils soient pleinement vécus, constituent une expérience unique



de croissance. Ils rétablissent l'homme dans sa filiation alors que la vie l'en éloigne bien souvent.

Pour toutes ces raisons, le rapport que notre société entretient avec la mort doit être travaillé. Comment ? D'abord en diffusant aussi largement que possible l'esprit des soins palliatifs. Signe que la fin de vie est plus qu'une affaire de professionnels des soins, ils redonnent en effet la parole au mourant et à son entourage. Puis en luttant pied à pied pour que les rites d'adieu ne soient pas broyés par une mécanique funéraire qui n'a d'autre façon de faire que d'en diminuer la durée. En valorisant aussi la dimension collective de ces moments contre leur privatisation mortifère. Et enfin, en libérant la parole sur la mort afin que les vivants soient invités, dès l'enfance, à se confronter avec l'interrogation existentielle qu'elle contient. Car de tous, ce sont bien les enfants qui détiennent la relation la plus apaisée avec la mort, faite de confiance dans la vie et de naturel.



LE DEUIL POUR GRANDIR

Anne DAVIGO-LE BRUN

Celui qui a vécu le deuil d'un être cher sait quel chemin il a parcouru depuis l'instant de ce drame. Ou, du moins, il le perçoit plus ou moins consciemment. Lorsqu'un ami me dit avec un sourire lumineux : « *Mon père est décédé quand j'étais encore petit mais de lui j'ai appris à aimer la vérité. J'ai reçu ça de lui et je veux le transmettre à mes enfants* », sans doute a-t-il fait son « chemin de deuil » et tend-il vers son aboutissement. Aboutissement ? Y aurait-il quelque chose à atteindre dans cette souffrance ? Dans mon épreuve de deuil ou de séparation, y aurait-il quelque chose qui me soit donné d'autre que ma tristesse, le vide de l'absence, la désolation de mes projets ?

Nous ne sommes en deuil que si nous avons aimé. Plus nous avons aimé, plus notre deuil sera important – je n'ai pas dit « long », car la longueur existe et varie selon chacun. Plus j'ai aimé une personne, un pays, une expérience, une équipe, etc., plus j'ai investi ma propre personne dans ma relation avec eux, c'est-à-dire mon identité, ma construction identitaire. Aussi, lorsque la personne ou la situation n'est plus (décédée, séparée, éloignée), c'est ma propre construction identitaire qui va être remise en jeu. Je vais vivre une transformation, pas une destruction mais une transformation et, mieux encore, une croissance. Cet événement va créer du nouveau en moi, une connaissance et des compétences supplémentaires. Cela veut donc dire qu'en vivant ce que j'ai à vivre dans mon deuil je vais grandir.

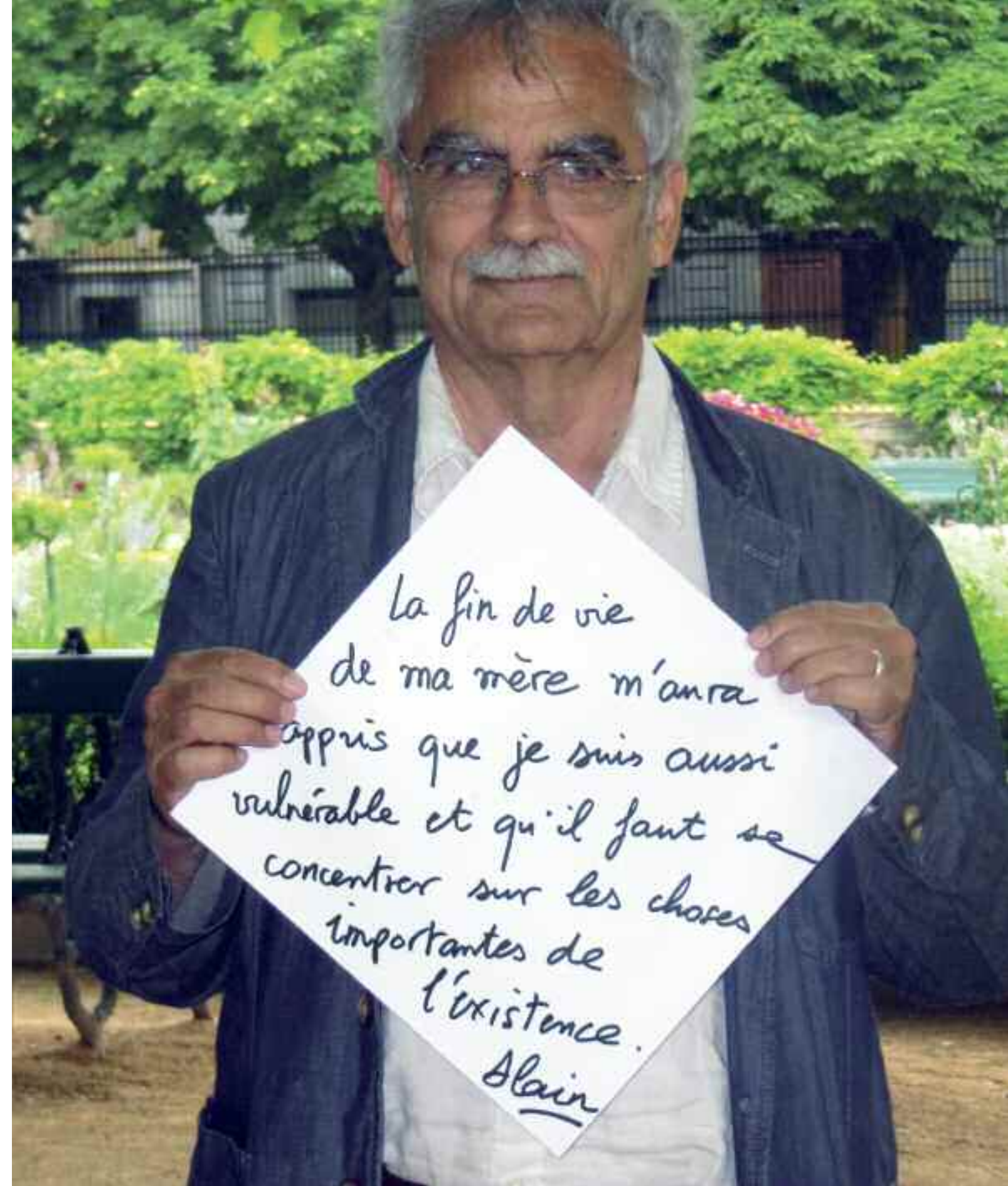


◆ Donner du sens à sa perte

Cette croissance va s'accomplir en particulier au moment où l'endeuillé parviendra à donner du sens à sa perte, puis, en fin de deuil, à se réapproprier sa propre vie et à prendre son héritage².

Je pense que toute personne vit une croissance à travers un deuil mais que beaucoup n'en prennent pas conscience et que nombreux sont ceux qui se sentent bloqués dans ce processus. Ne pas en prendre conscience, c'est se priver d'une certaine force de vie. Quant à la personne « bloquée » dans le processus, soit elle ne parvient pas à passer les étapes du deuil et n'avance plus – voire, va plus mal –, soit elle ignore qu'elle peut aller plus loin. Il se peut aussi qu'elle, ou son entourage, occulte, entièrement ou partiellement, le sujet du deuil. Nier la mort, la perte ou le deuil risque d'entraîner une entrave à la vie qui se manifestera par des difficultés à donner la vie, à être en bonne santé, à profiter de la vie, à se réjouir, à se reconnaître le droit de vivre, à faire des projets et à les réussir... La capacité, pour la personne endeuillée, de parler et d'exprimer ses émotions est déterminante pour avancer. La capacité d'écouter et d'agir de façon adaptée de son entourage l'est également. Seule la personne endeuillée peut dire ce qu'elle vit et à son rythme. Seule la personne véritablement écoutante lui sera une aide. Au-delà de ces blocages, l'ignorance de ce processus de croissance est réelle. Cela s'apprend « d'être en deuil ». Le premier apprentissage est de savoir accueillir cette réalité, si insupportable soit-elle, puis d'attendre, de compter avec le temps comme avec un allié, sans chercher non plus à combler très vite le manque créé par l'absence. Il faut du temps et comprendre ce que représente ce deuil pour moi. Il va m'instruire sur moi-même : mes attentes, mes besoins, mes peurs, mes désirs, mes valeurs... Petit à petit, je peux découvrir ce qui est réellement important pour moi, ce qui a du sens et ce qui n'en a pas. Une femme veuve me confiait que, désormais, elle se fichait bien de sa belle propriété, destinée à accueillir amis et famille pour faire la fête, mais que l'important était de « reconstruire » des relations paisibles avec ses enfants. Un homme, qui avait quitté son pays au milieu des massacres, subitement séparé de sa femme et des ses deux petites filles, réalisa combien « le vivre-en-famille et l'éducation » étaient des valeurs fondamentales pour lui.

² MONBOURQUETTE (Jean), Aimer, perdre et grandir, Paris, Éditions Bayard, 1995.

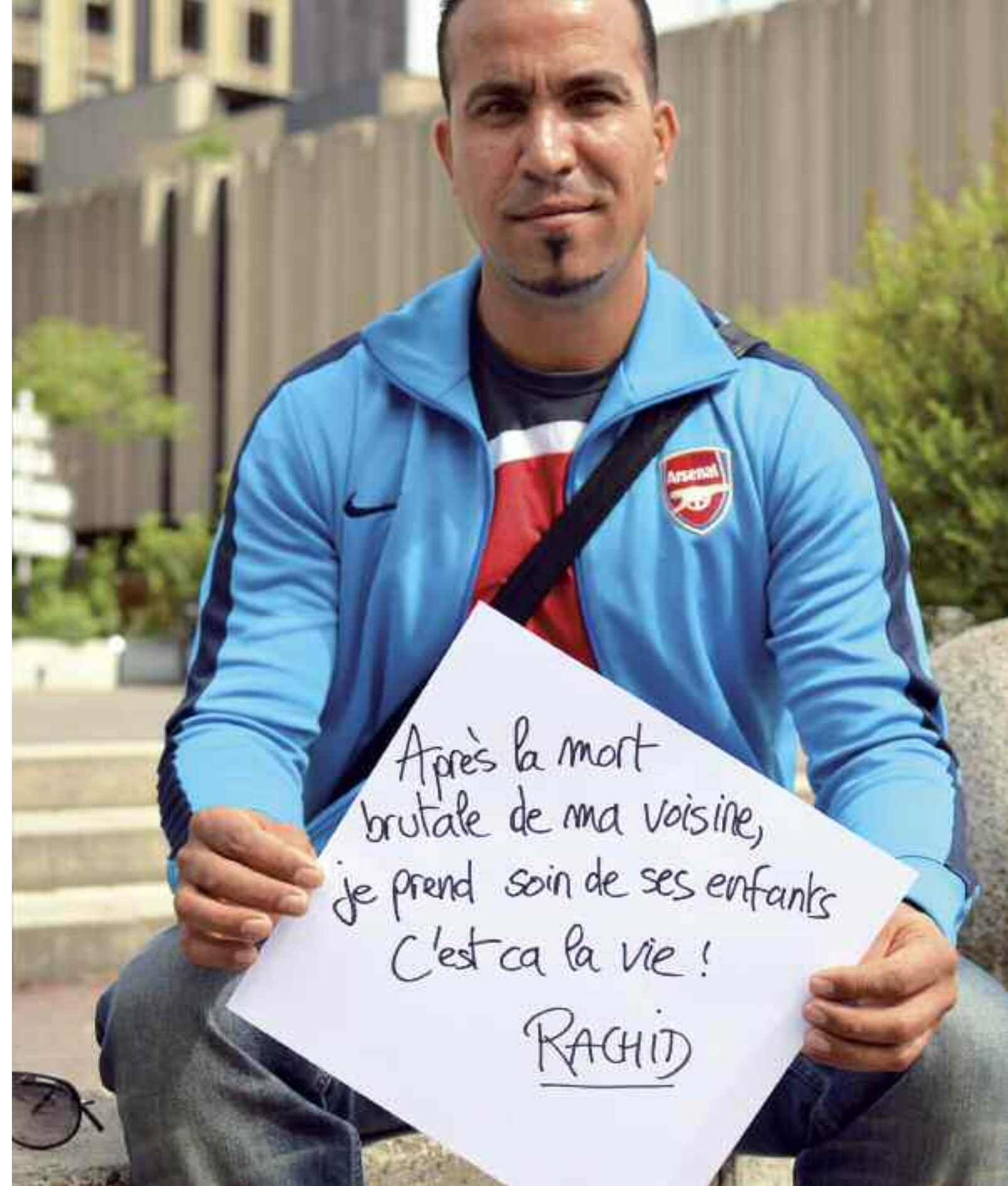


La fin de vie
de ma mère m'aura
appris que je suis aussi
vulnérable et qu'il faut se
concentrer sur les choses
importantes de
l'existence.
Alain

◆ La vie en héritage

Trouver du sens à sa perte permet tout simplement de vivre et non de survivre. En trouvant ce sens, je découvre ou je réaffirme qui je suis et je me construis de façon nouvelle. Telle femme, suite à un triple décès familial par naufrage, avait réalisé qu'elle avait de belles compétences d'éducatrice. Elle disait : « *J'ai été capable, tout en vivant ce deuil traumatisant, d'accompagner la tristesse de mes enfants et même d'accompagner mon enfant à naître.* »

Et puis, au fur et à mesure que j'avance sur mon chemin de deuil, après aussi avoir échangé des pardons et lâché prise, je vais pouvoir prendre mon héritage. Prendre mon héritage de la personne disparue, c'est prendre possession de ce que j'avais déposé dans cette relation. Dans cette relation, j'ai investi une partie de moi qui cherchait à se développer et que j'avais trouvée en partie chez l'autre sous forme de projections. Ce peut être l'humour, la bonté, l'audace, la spiritualité, la sportivité, etc. Si je ne prends pas mon héritage, je peux avoir l'impression douloureuse que l'autre est parti avec une partie de moi, que je ne suis plus moi-même. Or, il est légitime de recevoir la part qui m'appartient et c'est à moi seul – souvent avec l'aide d'un écoutant – de la découvrir pour l'accueillir et me la réapproprier. Des questions peuvent m'aider à découvrir mon héritage : « Qu'ai-je vraiment perdu en quittant cet être cher ou cette situation ? Que représentait-il pour moi ? Qu'ai-je appris de moi à travers cette épreuve ? Quelles nouvelles forces et ressources ai-je découvertes en moi ? » Ainsi, une femme racontait avec beaucoup d'admiration combien son mari décédé s'était montré d'une grande créativité en affaires. Elle réalisa combien la créativité lui semblait intéressante et puissante et elle choisit de se mettre à la peinture. Une autre jeune femme, ayant perdu durant la grossesse son bébé porteur d'une trisomie, réalisa que l'amour qu'elle avait porté à cet enfant était particulièrement puissant parce qu'il s'accompagnait d'un désir de l'accueillir et de le protéger avec la faiblesse de sa maladie. La conscience de posséder cette grande force d'amour maternel l'aide beaucoup aujourd'hui pour élever ses enfants. Lorsque je découvre quel est mon héritage, je peux alors décider de l'accueillir avec gratitude et d'en disposer en toute liberté pour moi et pour les autres.



En osant avancer sur mon chemin de deuil, je fais la rencontre de moi-même en vérité, je me construis et je grandis. Fort de cette croissance, je pourrai m'investir encore plus solidement dans ma vie et dans la société. Alors, je saurai que de la mort peut jaillir la Vie !



L'ÉTERNEL TABOU

Tanguy CHÂTEL

Le XX^e siècle fut, pour la mort, un siècle paradoxal. De manière évidente et sidérante, il fut le siècle pendant lequel, dans les deux guerres mondiales et les génocides répétés, la mort put envahir tout l'espace, atteignant sous l'action des hommes une masse et des visages proprement monstrueux. Mais en même temps, il fut le siècle pendant lequel la mort individuelle, celle des « visages » chers à Levinas, fut délibérément sortie du langage et bannie de la chose publique, et devint une mort « interdite » et « ensauvagée », selon les deux mots bien choisis de l'historien Philippe Ariès³.

◆ Le tabou de la fin de vie

En 1955, en pleine reconstruction européenne, le sociologue anglais Geoffrey Gorer dénonça le fait que la mort était devenue la nouvelle « pornographie »⁴. Elle avait détrôné celle du sexe, libéré depuis que les GI's et les pin-up d'Amérique avaient culbuté la très prude et très victorienne culture anglaise. L'immontrable et l'indicible s'étaient déplacés d'Éros vers Thanatos, des jupes et des corsages vers les pyjamas et les blouses.

³ ARIÈS (Philippe), L'homme devant la mort : la mort ensauvagée (tome 2), Paris, Seuil, 1985.

⁴ GORER (Geoffrey), « Death, Grief, and Mourning », in Revue française de sociologie, 1966, 7-4, p. 539-541.



En effet, la société occidentale avide de légèreté et ivre de progrès, tournait alors résolument le dos aux horreurs de la guerre mondiale comme aux frayeurs de la guerre froide. La mort, adversaire irréductible des dénégations psychiques et des ambitions prométhéennes, n'avait plus vraiment sa place dans la cité, étouffée sous une camisole de silence, surtout à l'hôpital, tout entier consacré à la « tuer ».

À la fin des années 1970, en France, les efforts acharnés pour vaincre la mort et les tentatives maladroites de la camoufler faute d'y parvenir, avaient achevé de révolter le Pr. Léon Schwarzenberg et l'avaient contraint au réquisitoire (*Changer la mort*, 1977)⁵. À défaut de soins qui eussent véritablement pu soulager les patients dans leurs maladies dévorantes et dans leurs agonies déchirantes, il en était venu à confesser des euthanasies et même, faute de mieux, à les prôner.

Il ignorait que depuis dix ans, deux médecins, deux femmes, une Anglaise, Cicely Saunders et une Suisse, Elisabeth Kübler-Ross, avaient « inventé » un art moderne, à la fois médical et humain, de prendre soin des mourants. Il ignorait qu'à la « pornographie » de la mort (à l'époque où ce terme qualifiait encore ce qu'on dissimulait sous le manteau), le Canadien Balfour Mount opposait les « soins palliatifs », destinés à couvrir d'un autre manteau (pallium, en latin), tissé de vérité et de douceur, l'insoutenable et intouchable condition de ceux qui mouraient, non pour la camoufler et l'expédier, mais pour la rendre plus visible et mieux vivable.

Combinant à la fois leurs révoltes et leurs rêves, une poignée de soignants et de « simples » citoyens entreprirent alors en France de rendre à la mort son juste droit de cité. Ils choisirent justement de mener le combat d'abord sur le terrain social (à travers les associations pionnières JALMALV et ASP) pour le porter ensuite sur le terrain médical, et non l'inverse. Ils attestaient ainsi publiquement que le souci des mourants relève d'abord de l'intemporelle solidarité humaine, qui vient ensuite seulement teinter et orienter la culture et la compétence médicale. Ils affirmaient que la double « peine de mort » réside d'abord dans la maltraitance sociale (la « *solitude des mourants* » dénoncée en 1987 par le sociologue allemand Norbert Elias⁶) avant de prendre corps dans la maltraitance médicale (acharnement thérapeutique et complaisance à l'égard des souffrances).

⁵ SCHWARTZENBERG (Léon) et VIANSSON-PONTE (Pierre), *Changer la mort*, Paris, Albin Michel, 1977.

⁶ ELIAS (Norbert), *La solitude des mourants*, Paris, C. Bourgois, 1987.



Ils inventèrent alors des lieux où les professionnels de santé pouvaient œuvrer de concert avec les bénévoles et les proches pour prodiguer ensemble, réunis dans la même représentation, ces soins globaux, ce souci de l'autre qui ne nie pas l'implacable violence de la mort.

Sous leur action résolue, en moins de vingt ans, pas moins de trois textes de lois, des décrets d'application, deux circulaires et un nombre ininterrompu de rapports officiels ont juridiquement réintroduit la mort et le patient souffrant dans l'espace public. Une succession d'affaires retentissantes (Malèvre, Humbert, Pierra, Sébire, Lambert, Bonnemaïson, etc.,) les ont aussi médiatiquement (et souvent judiciairement) réintroduits. Les militants des soins palliatifs comme ceux de l'euthanasie (quoique poursuivant un autre dessein), les professionnels de santé, les pouvoirs publics, les médias, les intellectuels et plus largement le commun des mortels s'étaient finalement entendus pour déclarer la mort non plus hors mais « dans-la-loi » et dans les murs. Désormais, les malades et les personnes en fin de vie sont de mieux en mieux reconnus et leurs droits affirmés et respectés. Plus de cent unités de soins palliatifs, près de quatre cents équipes mobiles et 4 000 lits identifiés ont pu ainsi être créés. La formation des professionnels et la recherche ne cessent de progresser. Entre cent et deux cent mille personnes bénéficient chaque année de soins palliatifs même si les besoins excèdent toujours notablement l'offre disponible.

En deux décennies, ce qui est finalement peu si l'on considère l'énormité anthropologique du sujet, la mort cessa d'être « tabou » comme disent volontiers les journalistes. Elle avait éclaté au grand jour et c'est au grand jour qu'on prétendait la gérer et bientôt la régler : les ouvrages, les documentaires, les débats publics nourrissaient autant un besoin de dire et de savoir qu'une fascination parfois aux limites de l'obscène. La mort put ainsi retrouver un plus juste droit de cité. L'absurde « tabou » qui l'entourait semblait en effet avoir reculé et la civilisation avancé.

Semblait, seulement... Car dans la même période où elle passait de l'ombre à la lumière, la mort passait symétriquement de la lumière à l'ombre. Non du côté de la fin de vie, mais dans ce qui en constitue le prolongement direct et même désormais l'envers : le deuil.



◆ D'un tabou à l'autre : le deuil

Jusqu'aux années 1970, alors que la fin de vie était si savamment occultée, le deuil faisait encore l'objet d'un traitement social qui garantissait à la mort une certaine place dans la représentation collective et dans les mœurs. L'importance résultante, quoique déclinante, de la religion catholique, le rituel séculaire des funérailles, la prédominance de l'inhumation et une certaine socialité funèbre préservaient encore les rites, les usages et les éléments de langage autour de la mort. Le deuil se portait visiblement, en noir, à travers les vêtements, les tentures mais aussi les civilités, et se respectait. Les corps étaient veillés et visités à domicile. Les convois faisaient l'objet de processions publiques et on marquait un temps (voire on se signait) sur leur passage. Les décès se célébraient en pompe funèbre et se commémoraient en temps de souvenir. Les condoléances, aux formes sans doute compassées, signalaient que la peine entendait être partagée. Et les défunts n'étaient pas livrés à l'oubli sitôt le caveau refermé.

Ces rites et usages semblent avoir aujourd'hui disparu au point de faire partie d'un folklore désuet et « pré-moderne ». Le gris, voire la couleur, sont désormais censés voiler la peine ; les euphémismes (« il a disparu », « il est passé de l'autre côté ») édulcorent la réalité avec complaisance ; les conventions « obsèques » se limitent trop souvent à de triviales opérations financières ; la crémation, encore si pauvre en ritualisation, réduit la mort à un processus technique et stérile ; les cérémonies, peu fréquentées, ne parlent que du « vivant » défunt et ne disent plus la mort, etc. Le temps des funérailles n'est plus ce temps de ré-élaboration du sens et du lien au moment où le sens et le lien, précisément, viennent de se briser, aux limites du dicible, sur la souffrance, la perte et l'absence.

L'endeuillé fait aujourd'hui l'objet de la même relégation dans les oubliettes de la modernité que le mourant jadis. Il ne fait désormais plus partie du paysage, ou bien il en fait au contraire trop partie, ne se distinguant plus. On l'enjoint de reprendre le travail au plus tôt, « pour son bien » dit-on, puisque s'activer c'est se démontrer vivant... On l'arrache à son silence, à sa solitude et à son apathie pour l'exposer, toujours « pour son bien », au bruit, à la distraction et à l'agitation. Et quand il n'y parvient pas, quand



il ne se hâte pas de revivre assez vite, on l'y renvoie et on l'y oublie. Quand, passés trois mois, il pleure encore, se réveille la nuit et somnole le jour, remet le sujet fâcheux là-devant, s'absente physiquement de son travail, reste suspendu au milieu d'une phrase, etc., l'urgence est alors de le « traiter » pour que sa mort ne vienne pas contaminer sa vie. C'est plus sûr pour lui, et tellement plus sûr pour nous...

Les derniers référentiels de psychiatrie (DSM5) ne qualifient-ils pas cette situation de pathologique, comme s'il n'était pas naturel d'être malade de chagrin et « mort » de tristesse quand la mort de ceux qu'on aime détruit la vie de ceux qui restent ? L'anxiolyse et la thérapie deviennent la solution au problème du deuil comme l'acharnement puis l'euthanasie pouvaient (pourraient) être la solution au problème de l'agonie. Nous voilà tentés de tuer physiquement ou psychiquement pour éviter d'avoir à entendre ce que les mourants et les endeuillés ont à nous dire (d'inaudible, mais de réel) au sujet de la mort.

Autour de la question de la mort, il s'est donc opéré au cours des trois dernières décennies un basculement. Au fur et à mesure que l'attention portée sur les mourants (et sur le soin) croissait jusqu'à devenir socialement légitime, celle jadis due aux défunts et aux endeuillés s'évanouissait subrepticement dans un abîme de silence coupable. C'est toujours, sous une autre facette, le même et très moderne bannissement de ceux qui ont touché la mort, et contre lequel on ne doit cesser de s'insurger.

L'endeuillé (comme le mourant) a sans doute besoin d'être médicalement soulagé. Il a aussi et surtout besoin d'être entendu, avec l'oreille et le cœur, sans fard ni fanfare. D'un point de vue anthropologique, cette nouvelle conspiration du silence autour de la mort constitue une négation de l'expérience humaine vivante exposée à la finitude et à l'épreuve. D'un point de vue sociologique, elle constitue un fléau social autant que sanitaire.

Autant la mort dans son côté face (la fin de vie) fait désormais l'objet d'une véritable et médiatique politique publique, autant la mort dans son côté pile (le deuil) fait en miroir l'objet d'un assourdissant silence politique. Comment comprendre que



l'endeuillé ne dispose légalement que d'un ou deux jours de congés selon le degré de parenté, alors que les proches du mourant peuvent désormais bénéficier de six mois de congés spéciaux et d'une (modeste mais réelle) allocation d'accompagnement de fin de vie ? Comment comprendre que plus d'un demi-million de personnes en fin de vie aient chaque année le droit (à défaut de la possibilité réelle) de bénéficier de soins palliatifs, alors qu'un flux annuel de un à trois millions d'endeuillés annuels restent si scandaleusement sans soutien et sans statut, ni droits ni reconnaissance ?

Certes, inscrite au calendrier, persistance tenace d'une religiosité autour de la mort devenue séculière, la journée des défunts associée à la Toussaint demeure vivace. Ce n'est pas tant au fond un jour pour les défunts qu'un jour pour les vivants, pour les aider à entretenir la mémoire de ceux qu'ils ont aimés mais aussi pour qu'ils se sentent socialement reconnus et soutenus dans leur chagrin naturel et leur itinérance chaotique qui ne se résout pas en trois mois.

Mais osera-t-on initier et imposer une véritable politique publique en faveur des endeuillés ? Osera-t-on évaluer le coût humain, social et financier d'un tel vide ? Laissera-t-on à des associations sans moyens le soin de pallier seules aux silences de la puissance et de l'opinion publiques sur ces sujets qui font si indiscutablement corps avec la société ? « Qu'avons-nous perdu en perdant la mort ? » ne cesse de s'interroger le philosophe Damien Le Guay⁷ ?

N'est-ce pas un problème majeur, à la fois sanitaire et social, comme le fut (et l'est encore) la lutte contre le « mal mourir » ? Il y a urgence à prendre soin de nos « chers » endeuillés comme il y avait urgence à prendre soin des mourants. C'est un devoir moral et politique sur un sujet porteur d'enjeux humains et philosophiques mais aussi, très pragmatiquement, de lourdes conséquences sanitaires, médicales, sociales et économiques.

Il faut le faire d'urgence, pour combattre la passivité et l'obscurantisme qui entourent encore la question de la mort. Mais il faut le faire sans rêver, toutefois, que le soi-disant « tabou » de la mort serait levé dans une agitation qui la mettrait sous une lumière trop crue pour qu'elle soit véritablement éclairée et éclairante.

⁷ LE GUAY (Damien), Qu'avons-nous perdu en perdant la mort ?, Paris, Éditions du Cerf, 2003 et Le fin mot de la vie : contre le mal mourir en France, Paris, Éditions du Cerf, 2014.



◆ L'éternel et salutaire tabou

La mort se jouerait-elle constamment de nous ? C'est comme si elle ne cessait de jouer à cache-cache avec nos tentatives de la contenir et de la circonscrire, comme si elle se dérobaît toujours un peu à nous et à notre maîtrise. Revenue à travers le mourant, elle ressort à travers l'endeuillé.

Prenons garde, toutefois, en suivant l'air du temps, de ne pas nous précipiter imprudemment dans l'idée que le tabou de la mort, après celui du sexe, devrait à tout prix être levé, que ce serait là le défi et l'honneur d'une modernité éclairée et courageuse... La Rochefoucauld disait : « Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement. » Comme si elle était trop brûlante, comme si elle devait conserver toujours une part de mystère...

C'est mal connaître la puissance et la fonction psychique (et même sociale) de la mort que de croire qu'il suffirait de la regarder en face pour mieux la vaincre. Non, la mort ne se regarde pas fixement, pas en face, ou alors furtivement. Elle demeure et doit demeurer étrange et étrangère, intangible et inaccessible, effrayante et décourageante, irréductible à la puissance scientifique. Une bête qui demeurerait sauvage, littéralement « hors de la cité », à l'image de nos cimetières clos de murs. Apprivoisée parfois, domestiquée jamais ! Il en irait de notre santé psychique et sociale, et des rétines de nos âmes.

C'est aussi mal connaître la fonction psychique et sociale du tabou que de le réduire au reliquat obscur d'une morale archaïque et de fantasmer sur l'idée qu'il devrait par nature être levé. Si c'est ainsi qu'on veut penser le tabou, quel serait donc celui, après la mort, que nous devrions lever ? Selon Freud, le tabou aurait une fonction essentielle en ce qu'il nous garde de la folie individuelle et collective, et de la barbarie, en posant des interdits salutaires. On peut s'attacher à l'alléger et à le désencombrer des scories morales, mais on doit avec sagesse se garder de l'exposer à une lumière trop crue, sans courir le risque, là encore, de la folie et de la barbarie. Peut-être pour nous garder de nous-mêmes et des périls de notre propre puissance...



L'ÉTERNEL TABOU

Tanguy CHÂTEL

Nous devons donc tout faire pour prendre le plus grand soin de ceux que la mort afflige et accable. Mais nous devons aussi veiller à ce que la mort demeure de l'ordre du tabou intangible et mystérieux. C'est lui qui entretient cette haute conscience de notre finitude, nous convoque à la sollicitude, qui aide à vivre en soi et à vivre ensemble, en conservant, à sa place, cette part de tragique qui habite le seul fait de vivre et de devoir mourir.



Papa
tu nous as tous
réunis pour nous
donner une "parole" avant
de mourir...
moment intense
de vie.

CONJUGUER LA MORT

Jacques RICOT

On doit à l'antiquité grecque, et en particulier à l'épicurisme, une analyse classique et vigoureuse sur les raisons de ne pas craindre la mort. Il suffit de nous délivrer de cette peur injustifiée pour goûter aux vrais plaisirs que nous offre la vie. Puisque la hantise de la mort est l'un des maux qui détruisent la joie de vivre, elle doit être combattue par tous les moyens. Épicure a donné à ses disciples l'image d'un sage ayant réussi à vaincre la crainte de la mort. Et il a cherché à transmettre le secret de sa sérénité en donnant l'exemple d'une vie sage mais aussi en proposant une doctrine rationnellement justifiée.

Pour Épicure, la mort est un anéantissement absolu et voici comment il raisonne : Tout bien et tout mal résident dans la sensation, or la mort est l'absence de sensation, donc la mort ne peut en aucune façon faire l'objet d'une expérience sensible si bien que la mort n'est rien pour nous. C'est donc l'idée que nous allons mourir qui empoisonne notre existence et non pas le fait d'avoir à mourir.

« Tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et quand la mort existe, nous ne sommes plus. Donc la mort n'existe ni pour les vivants ni pour les morts, puisqu'elle n'a rien à faire avec les premiers, et que les seconds ne sont plus.⁸ »

⁸ ÉPICURE, Lettre à Ménécée (présentation et notes par P.-M. Morel), Paris, Poche, 2009.



Accompagner
un être cher en
fin de vie permet
de lâcher prise, arrêter
le faire pour être
avec.

Jacqueline



◆ La mort est impensable

Ce raisonnement a sa grandeur et sa pertinence. La mort, disait Jankélévitch, joue à cache-cache avec la conscience : « Où je suis, la mort n'est pas ; et quand la mort est là, c'est moi qui n'y suis plus. Tant que je suis, la mort est à venir ; et quand la mort advient, ici et maintenant, il n'y a plus personne.⁹ »

Seul le présent existe. Mourir, ce n'est donc que perdre le présent, mais non l'avenir qui, lui, n'existe pas encore, et donc, n'existe pas du tout ! La conclusion qui s'impose est que penser la mort est rigoureusement impossible puisqu'on ne peut penser ce qui n'existe pas, ce qui n'est pas représentable, et que le seul présent est notre lot. « Penser le rien, c'est ne penser à rien, et donc ne pas penser.¹⁰ » La mort est donc impensable, inclassable.

Dès lors, comment parler de la mort ? On peut reprendre les fécondes distinctions proposées par Jankélévitch qui distingue la mort selon les trois personnes du singulier de la conjugaison grammaticale.

◆ La mort en troisième personne

D'abord, s'il nous est impossible de penser la mort, il ne nous est pas interdit de penser sur elle. C'est la mort en troisième personne.

On peut dire : « il est mort », « elle est morte », ou encore « on meurt ». Cette conjugaison peut s'opérer à tous les temps de l'indicatif : le passé (« il est mort »), le présent (« il meurt »), le futur (« il mourra »).

La mort d'autrui reste lointaine, indifférente. La mort prend rang aisément dans la série des événements chronologiques. On peut donc conjuguer la troisième personne à tous les temps, y compris au passé. « Il est mort » est une expression qui ne renferme aucune incohérence. La mort est classée ; un espace lui a été donné dans la rubrique nécrologique du journal, une tombe lui est réservée au cimetière, l'état

⁹ JANKÉLÉVITCH (Vladimir), La Mort.

¹⁰ Ibid.





civil a enregistré le décès. Un événement biologique a eu lieu, dûment constaté par le médecin qui a délivré le permis d'inhumér.

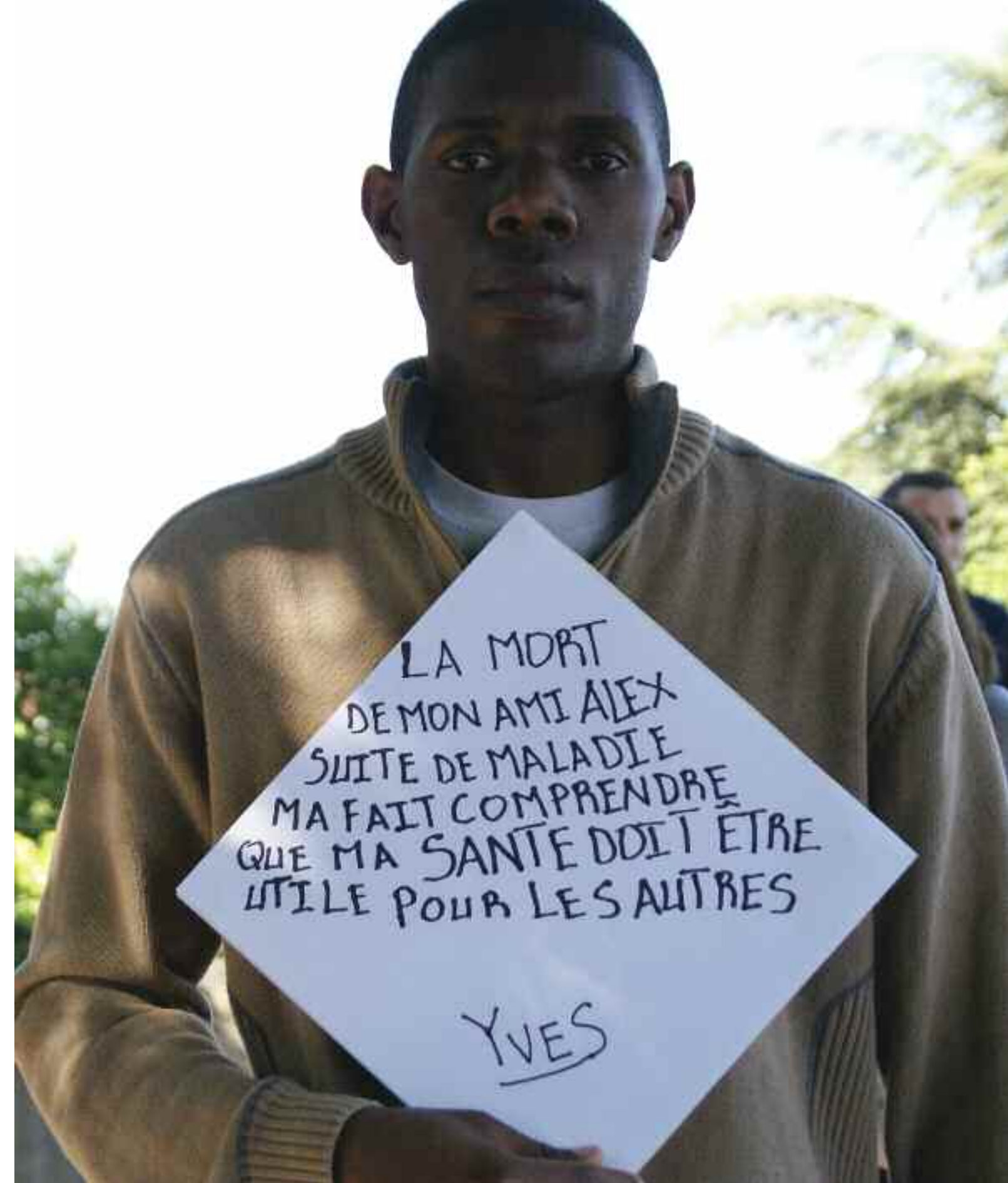
Pourtant, cette mort impersonnelle peut nous toucher quand nous observons la douleur des proches, ou plus simplement la ritualisation de la cérémonie funèbre : cette mort n'est plus tout à fait anonyme puisque d'autres humains sont concernés qui, du même coup, nous renvoient à notre commune humanité. Ce constat marque le passage à la mort en deuxième personne.

◆ La mort en deuxième personne

Devant le cadavre du proche, nous ne sommes pas devant une matière anonyme. La personne est décédée, elle a disparu, mais les défunts qui nous sont proches restent nos « chers » disparus et le cadavre reste le cadavre d'une « personne », avec les attributs de respect qui lui sont attachés. La mort du proche est l'absence d'une présence, et cette absence n'est pas le vide, c'est le manque, bordé de toutes parts par ce qu'il désigne. L'absence de la présence est alors surtout la présence d'une absence.

La mort du proche nous « touche » puisque nous sommes renvoyés à une présence-absence. Sa mort n'est pas un fait brut, la dislocation et la corruption d'un corps, elle est l'ouverture à ce mystère qu'autorise la mémoire (présence de l'absence). Le proche, celui qu'on aime, est celui à qui l'on dit sur le mode du futur : je ne veux pas que tu meures. La conjugaison du verbe mourir à la deuxième personne rencontre sa limite : le passé n'est plus possible, puisqu'on ne peut dire sans absurdité : « Tu es mort ». Quand le proche est mort, on ne lui parle plus comme à une personne existante, on parle de lui.

La mort en général ne me concerne pas, la mort du proche renvoie à un mystère. Je ne pense pas authentiquement ces morts. Et je ne peux pas davantage penser la mienne, sous peine de me contredire : là où je suis, la mort n'est pas, là où la mort est, je ne suis pas. La logique d'Épicure est impeccable. Mais suffit-il d'être logique pour éliminer la crainte de la mort ?





◆ La mort en première personne

Je ne peux parler de la mort en première personne qu'au futur. C'est le seul temps qui soit autorisé pour la mort-propre. La mort en troisième personne peut bien demeurer dans l'indifférence, celle en première personne introduit à l'attente, et cette attente est difficilement sereine. Peut-on, avec Épicure, trouver sot celui qui redoute la venue de la mort ? L'attente n'est pas rien, sous prétexte que le futur n'est rien, lui qui n'est pas encore. L'attente n'est pas le futur, c'est le présent du futur. Et ce présent pèse de tout son poids d'angoisse. La mort est crainte de l'altérité radicale, de l'inconnu absolu. Elle est le pas solitaire que chacun devra accomplir.

En même temps que l'homme sait qu'il va mourir, sans même savoir ce que c'est que mourir, il sait que son existence est constituée comme finie. Parce que la vie n'est pas indéfinie, parce que les jours sont comptés, ils comptent. L'acceptation de la mort permet alors à l'homme de conquérir intensité et authenticité.

Le philosophe danois Kierkegaard s'est affronté à Épicure et à sa logique imperturbablement dédramatisante. Il reproche au sage grec de n'être pas « sérieux », de manquer de gravité. Avec Épicure, cependant, Kierkegaard refuse les projections imaginaires paralysantes et terrifiantes. Mais il faut savoir « se penser en elle » et ne pas la refouler en oubliant stupidement sa présence. La mort imprègne la vie du sage pour la transformer. « Elle a, dit Kierkegaard, une vertu rétroactive qui lui donne force de réalité dans la vie du vivant.¹¹ »

La mort, assurément, est inexplicable mais elle est le stimulant de la vie, une « force rétroactive », une source d'énergie qui est fécondation de l'existence humaine. Kierkegaard n'a vécu que quarante-deux années, mais ce fut avec l'idée constante de sa fin imminente. À partir de la trentaine, il a vécu comme si chaque jour était le dernier.

Vivre en sachant que la mort est l'horizon indépassable de notre condition, c'est accepter le sérieux de notre finitude. Refusant les consolations du sage épicurien qui prétend éliminer l'angoisse en réduisant à néant le néant de la mort, Kierkegaard invite

¹¹ KIERKEGAARD (Søren), Sur une tombe.



CONJUGUER LA MORT

Jacques RICOT



au contraire à donner à la vie le poids et la valeur que seul ce néant assumé peut lui donner.

La mort, quelle qu'en soit l'imminence, est ce qui borde la vie et lui donne son sens. Non pas sa direction, bien qu'elle en soit le terme, mais sa signification. La vie humaine serait-elle aussi féconde, si elle ne connaissait pas sa limite ?



La
vie mérite
d'être vécue !

QUI SONT LES AUTEURS ?

Tugdual DERVILLE

Délégué général d'Alliance VITA, il fonde le service d'écoute SOS Fin de vie en 2004. Il est aussi l'un des porte-paroles du mouvement « Soulager mais pas tuer ». Auteur de : « La Bataille de l'euthanasie, enquête sur les 7 affaires qui ont bouleversé la France » (Salvator - 2012), « Le temps de l'homme, pour une révolution de l'écologie humaine » (PLON – 2016).

Christian de CACQUERAY

Fondateur et directeur de la fédération des Services catholiques des funérailles. Il œuvre depuis plus de 10 ans au service des personnes endeuillées. Auteur de : « La mort confisquée » (CLV - 2005), « Parcours d'adieux, chemins de vie » (Salvator - 2016).

Anne DAVIGO-LE BRUN

Consultante et formatrice en accompagnement de la personne, en relation éducative et en psychothérapie, elle travaille notamment dans les domaines de l'estime de soi, du deuil et des projets de vie.

Tanguy CHÂTEL

Sociologue, diplômé en sciences sociales il est spécialisé dans la recherche sur les soins palliatifs. Il est membre du comité national d'éthique du funéraire, et a été chargé de mission en 2010 à l'Observatoire national de la fin de vie. Auteur de Vivant jusqu'à la mort (Albin Michel, 2013).

Jacques RICOT

Agrégé et docteur en philosophie. Auteur de « Philosophie et fin de vie » (ENSP, 2003), de « Éthique du soin ultime » (Presses de l'EHESP, 2010), et de « Du bon usage de la compassion » (PUF, 2013).

LA CAMPAGNE PARLONS LA MORT

La campagne “parlons la mort” a permis de rassembler 1021 photographies de verbatim, recueillies à l'issue de conversations avec des passants par les équipes d'Alliance VITA. Vous avez découvert dans ce livre album, une sélection de 27 verbatim photos qui montre la richesse des réponses. Pour prolonger la lecture, d'autres verbatim ont été retranscrits dans les pages suivantes..

Alliance VITA a tiré de cette large collection de verbatim, 12 mots clés : **paix, fragilité, intensité, mains, larmes, présence, merci, rencontre, unité, transmission, amour, vie.** Ils convergent vers un message : libérer la parole sur la mort aide à mieux vivre.

N'hésitez pas à vous rendre également sur les espaces de cette campagne pour découvrir l'ensemble des témoignages.

LES ESPACES DE LA CAMPAGNE



instagram



twitter



facebook

www.parlonslamort.fr

VERBATIM

extraits de la campagne





« **À** ce jour, je regrette de ne pas lui avoir dit “au revoir” pendant sa maladie. Mon adieu s'est fait au funérarium et son image restera gravée à jamais dans ma mémoire. »

Claire

« **La** fin de vie et la mort de ma sœur m'ont appris la Force de l'amour. Chaque instant, même s'il est douloureux est extrêmement précieux. »

Agnès

« **Je** suis arrivée juste avant la mort de Maman. Lorsqu'elle m'a vu, j'ai vu deux larmes couler sur sa joue puis elle nous a quittées. Nous nous aimons. »

Bia et Lola

« **A**près de ma grand-mère, malgré (ou grâce) au silence, j'ai découvert un nouveau mode de communication : la présence à l'autre. »

Agnès

« **É**coutons attentivement et avec amour les derniers mots de ceux qui arrivent au bout du chemin. »

Alain

« **La** mort emporte les êtres aimés, elle nous apprend à aimer la vie plus que tout, elle nous apprend le recueillement. Elle met un terme à la souffrance de ceux qui sont malades ou captifs. Elle nous ouvre la porte de l'inconnu et elle rend enfin les hommes égaux entre eux car nul n'y échappe... »

Éliane



« **A**près le décès de ma sœur, j'ai réalisé l'importance de voir sa dépouille pour faire mon deuil. »

Jean-François

« **Le** départ de mon grand-père m'a ouvert la porte de l'intériorité. »

François

« **La** perspective de la mort, de la “finitude”, nous permet – devrait nous permettre – de nous attacher à ce qui est vraiment important : l'autre ! »

Roland

« **La** mort de mon ami Alex, suite de maladie, m'a fait comprendre que ma santé doit être utile aux autres. »

Yves

« **L'**accompagnement de la mort d'un proche m'a fait prendre conscience du prix de la vie et d'en accepter la fin. »

Pierre

« **A**près le décès de Maman, je réalise que la mort m'inquiète moins. Est-elle devenue familière ? »

Martine

« **P**our moi le courage de ma femme, avant, pendant et dans ses derniers jours m'a apporté une aide. »

Christophe



« **C**ette expérience m'a permis de donner le meilleur de moi-même et m'a rendue plus attentive à la fragilité. »

Cécile

« **S**uite au départ de Sarah, j'ai réalisé à quel point l'écoute de ceux qui nous sont chers est importante. »

Blandine

« **M**a vie sera courte (cancer du cœur). Je veux partager du bonheur avec mes proches au maximum. »

Jorge (21 ans)

« **M**algré l'invalidité de ma mère, 92 ans, il y eut des moments radieux quand mon petit-fils, 3 ans, l'aidait à manger et que je voyais les yeux de cette arrière-grand-mère briller de plaisir. »

Arlette

« **L**a mort de mon papa m'est apparue injuste. »

Julie

« **J'**étais là, je t'ai tenu la main... les ???, tant pis ! »

Carole

« **L**e départ de Maman m'a recentrée sur les rapports affectifs de ma famille. Je suis devenue celle qui doit, veut garder les liens entre tous. »

Sophie



« **L**a plus grande douleur a été la mort de mes parents, si subite que nous n'étions pas du tout préparés. »

Bruno

« **J'**ai été révoltée, non par la mort de mes parents, mais par mon impuissance à soulager leur souffrance physique et morale et à pouvoir communiquer avec eux en ces moments si importants. »

Anne

« **L**a mort d'un beau-frère m'a montré qu'un cheminement magnifique était possible. »

Édouard

« **M**a Chère Maman, je ne regrette pas de t'avoir accompagnée dans ta souffrance, jusqu'à ton dernier souffle. »

Giro

« **A**ccompagner ma mère pendant les dernières semaines de sa vie, m'a permis de VIVRE une grande et nouvelle proximité avec elle. »

Isabelle

« **L**a perte prématurée de mon frère aîné m'a fait comprendre que j'étais impuissant face à la mort mais je pouvais accompagner la vie jusqu'au bout. »

Didier



alliance
VITA
Solidaires des plus fragiles

www.alliancevita.org

